

Zeitschrift: Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

Herausgeber: Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

Band: 33 (1998)

Artikel: Parodie et critique d'un discours totalitaire : "Les Régions céréalières" de J.-M. Lovay

Autor: Rieben, Pierre-André

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-265355>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PARODIE ET CRITIQUE D'UN DISCOURS TOTALITAIRE: *LES RÉGIONS CÉRÉALIÈRES*¹ DE J.-M. LOVAY

Des "Régions" singulières

Aucune ville, aucun village n'apparaît dans l'immense pays très vaguement nommé qui donne son titre au roman de Jean-Marc Lovay; seuls sont décrits quelques-uns de leurs innombrables "domaines" qui, avec leurs dortoirs, leurs cuisines et leurs hangars, font penser à des établissements de type militaire ou collectiviste; la présence humaine s'y borne à de rares travailleurs anonymes, "ménagères", "gardiens", "surveillants", "veilleurs", "chefs" divers, occupés à de répétitives activités de tri, de rangement, de nettoyage méticuleux. Le narrateur et personnage principal (désigné par l'initiale L.) est un employé du "centre de recherche et d'archives" des Régions, institution créée dans un passé lointain par la non moins énigmatique "Union des silos à patates et des marchands de viande utilitaire"; il exerce une fonction de "chercheur", chargé de travaux d'inventaire, de mensuration, de dénombrement dans les différents domaines.

Le texte entier du roman est constitué par le récit du voyage que le narrateur effectue dans trois domaines, aux fins de vérifier des données d'importance mineure en apparence, et qu'il suspecte d'être erronées ou d'avoir été falsifiées par le centre lui-même. Au cours de son expédition, ce fonctionnaire zélé va vivre une crise qui l'amènera progressivement à douter de la véracité, puis de l'utilité même des

¹ *Les Régions céréalières* sont le premier roman de l'auteur valaisan, paru en 1976 aux éditions Gallimard. Toutes les citations entre guillemets renvoient à cette édition. La présente étude est une partie d'un travail effectué dans le cadre d'une recherche soutenue par le Fonds national, portant sur le rapport de l'écrivain romand à la langue.

informations rassemblées par le centre d'archives, au point qu'il remettra en question sa mission, et sa vie même. Finalement il renoncera à son activité pour se consacrer à un modeste travail d'entretien aux installations de distillerie d'un domaine, après avoir confié son rapport à son chauffeur, qui prendra la plume à sa place et rédigera les pages par lesquelles se clôt le roman.

Cette histoire simple produit pourtant un texte exagérément touffu, confus même en raison de l'extrême méticulosité descriptive et argumentative avec laquelle le narrateur rend compte de ses investigations. A cela s'ajoute que la relation de ses inspections est constamment entrecoupée de citations qu'il tire d'écrits (mémoires, études didactiques ou techniques, essais divers) rédigés à des époques différentes par d'autres fonctionnaires non moins diserts que lui. Sous son titre d'allure ironiquement austère et savante (on pense à un traité de géographie, d'économie, d'agronomie), le roman de J.-M Lovay propose donc un récit complexe qui très vite, au gré du ressassement obsessionnel de ces épisodes toujours recommencés que sont les inspections, les mesures et les inventaires effectués dans les domaines, fait figure de véritable labyrinthe verbal.

Les pages qui suivent se proposent d'y tracer à leur tour un chemin, et plus particulièrement en étudiant les propriétés lexicales, syntaxiques et rhétoriques de la langue que l'auteur prête aux instances officielles des Régions. En effet, si en tant que référent géographique les Régions ne présentent qu'un degré de réalité très improbable, ce pays existe en revanche fortement en tant qu'univers de discours, incarné dans le rapport qui tout entier forme le texte du roman de Lovay: ce dernier constitue un remarquable exemple du fonctionnement d'une langue administrative complexe, avec sa syntaxe et son lexique propres, sa pesante nomenclature d'institutions et de fonctions, son souci scrupuleux voire maniaque de précision analytique. Il s'en dégage, pour le lecteur, l'image d'une rhétorique complexe, souvent inextricable, équivalent des stratégies d'intimidation qui sont le propre de tout discours d'ordre et de pouvoir.

Mais simultanément on observe des bizarreries qui font apparaître le texte comme une mise en scène burlesque de ce même discours.

Ce travail de manipulation, qui constitue l'essentiel de l'entreprise littéraire de Lovay, prendra des formes diverses: la parodie qui pousse jusqu'à la pédanterie jargonnante les tics du discours officiel; le décalage burlesque consistant à appliquer à des objets futiles ou absurdes le sérieux abstrait du ton administratif; la contamination comique du discours par l'émotion et le lyrisme qui se substituent de manière insolite à la sobriété obligée de l'administration.

Il s'agira donc de montrer que le roman de Lovay met en scène et détourne simultanément la langue que la société investit de la plus grande force illocutoire, celle du juriste, de l'administrateur, du technocrate, au point de la rendre grotesque, voire franchement inintelligible; du même coup on verra que cette parodie constitue une dénonciation particulièrement efficace d'un monde figé dans l'administration des choses, où toute relation humaine prend la forme d'un rapport institutionnalisé, où les mots ne sont plus que l'instrument d'une volonté de maîtrise autoritaire, totalitaire.

La dérision de l'institution: Union et centre,

Les deux institutions officielles propres aux Régions sont désignées par les termes d'"Union" et de "centre d'archives et de recherche", termes très généraux susceptibles de s'appliquer à des collectivités publiques ou privées, liées au Savoir, au Pouvoir, à l'économie.

Fait surprenant toutefois, l'Union comme le centre ne sont jamais perçus concrètement par le lecteur: malgré leur omniprésence dans le rapport du narrateur, ce ne sont que des entités anonymes, jamais identifiables à des individus ou à des lieux. Pas plus que les "congressistes de l'union", les chercheurs travaillant au centre n'apparaîtront jamais dans le récit. Quant au narrateur, s'il fait brièvement allusion à quelques séjours accomplis au centre, jamais il ne donne le moindre détail qui permettrait de se représenter ce lieu – si ce n'est une allusion isolée à la "coupole du centre". Cette absence est en contradiction avec l'importance conférée au centre et à l'Union, dans la mesure où ces derniers dominent les activités des Régions, instances suprêmes et invisibles dont dépendent le narrateur et ses

collègues. Cette vacuité sémantique contribue d'emblée à faire des mots de "centre" et d'"union" des réalités fantoches, et à déconsidérer le sérieux qui leur est usuellement attaché dans la langue.

Créée dans des temps éloignés, l'Union, s'est constituée, apprend-on, par l'association de deux groupes de producteurs agricoles, l'"Association des silos à patates" et les "marchands de viande utilitaire". La première de ces deux dénomination présente une allure familière inattendue (par l'emploi du mot "patate") et la seconde engendre un effet burlesque un peu énigmatique (l'adjectif "utilitaire" s'appliquerait mieux à un véhicule qu'à de la viande). Contrastant avec le sérieux qui s'attache d'ordinaire à ce type d'institutions, de telles désignations marquent d'emblée l'intention moqueuse. Cette intention se confirme avec la description de la mission très particulière de l'Union: il s'agit de contrôler, par le moyen de "surveillants sanguins" et d'éventuelles "commissions bipartites", les "relations animal individu" dans les domaines, mission qui a elle-même été définie par les "congressistes de l'union": l'hermétisme savant du discours se discrédite ici par son incompatibilité avec l'apparente futilité ou l'invraisemblance de la réalité décrite.

Le caractère tatillon, anodin et même inutile de beaucoup des travaux accomplis au centre frappe aussi le lecteur, en contraste avec la gravité qu'affiche la terminologie utilisée. De prime abord, les textes publiés par ses "chercheurs", "experts" et autres "professeurs", impressionnent par leur abondance, par le sobre énoncé de leurs titres d'allure scientifique ou didactique. Le narrateur reproduit dans son propre rapport les extraits d'une bonne trentaine d'entre eux, qui constituent environ un tiers de l'ensemble du texte des *Régions*: ce sont, par exemple, "Trois vies de surveillants sanguins", de Vilrad, l'"Introduction à la théorie de la relation animal-individu" de Gratsik, "Dix morts suspects dans les domaines, éditions du centre d'archives", de Zulk, "Le cas de conscience des agriculteurs menacés par la pénurie de motivation", de Kalak, "Constructions, bâtisses et irrigation dans les domaines, éditions du centre d'archives", "Un exemple de construction, les 140 porcheries de la Plaine sud", de Makrul Dogor, "Surveillants sanguins, une corporation efficace", de

Lakal, "Rapport sur un bref travail de documentation concernant les porcheries dans les domaines", de D. Pug, "Un lieu de travail exemplaire, le 14800" de J. Zork, "Veilleur d'incendie au 8012", de F., "Préposé au silo empoisonneur du domaine 15200", etc.

Pourtant, à la lecture, la portée des observations minutieusement conduites que contiennent ces documents se révèle extrêmement modeste, et l'inconsistance de toutes ces recherches contraste constamment avec le ton circonstancié sur lequel elles sont consignées dans les rapports officiels: ainsi, au domaine 437, le narrateur "cherch[e] avidement une chaudière à lessive, dont les mensurations, dans les rapports du centre d'archives, [lui] avaient toujours paru exagérées"; à peine arrivé au 8012, il prend les mesures d'une statue rongée par le temps et les intempéries, dont il décrit ensuite avec grand soin les moindres des dégâts; se remémorant un séjour antérieur au domaine 36778, il note la présence, dans les cuisines centrales de "récipients à déchets ménagers [...] étiquetés selon leur introduction chronologique dans le domaine [...]"; plus loin, sans nécessité visible, il mesure une embarcation, ainsi qu'un ponton du lac d'accumulation dont il recueille une planche pour la confier aux "analyseurs"; au domaine 8012, il recopie la liste des noms sur les dalles du cimetière, puis "compte quinze bassines à farine" dans la remise. S'étant rendu au hangar à "chaussures usagées", il mesure encore une chaussure géante et transcrit scrupuleusement "l'impression produite par le cuir sur [s]es doigts"; de même, dans sa chronique consacrée aux "140 porcheries de la Plaine sud", Makrul Dogor mentionne avoir compté "dix-huit couchettes", disposées à intervalles réguliers de cinquante mètres les unes des autres, non sans ajouter: "je sortis de la grande porcherie, après avoir pris les mensurations entre les stalles et les couchettes".

D'autres travaux effectués pour le centre présentent un même degré de bizarrerie, qui confine parfois à un hermétisme complet pour le lecteur. Tel est le cas lorsque ce dernier lit dans le "Bulletin trimestriel des silos à patates des régions septentrionales, rapport sur la fusion", cité par le narrateur à propos de la catégorie des "surveillants sanguins" nouvellement instaurée: "Les petits et les grands complexes

fermiers seront dotés, dès lors, de surveillants des relations animal-individu, payés par nos entreprises et celles des commerçants suscités, et fortement soutenus dans leur travail par l'assurance d'une diminution progressive de toute vision consciente des choses dont ils ont la surveillance." Et l'éclaircissement qu'apporte le narrateur ne fait qu'accroître spectaculairement la confusion: "l'on comprend mieux le problème qui hanta certains esprits de l'époque: la suppression de la distance entre le sujet et l'objet, entre un employé et l'objet, entre un employé et les éléments de l'emploi, et par conséquent l'emploiement."

Paradoxalement d'ailleurs, il ne semble pas que l'activité de ces institutions soit suivie d'autre conséquence que l'accumulation stérile des résultats obtenus, à l'exclusion de toute analyse ou prise de décision. Aussi la raison d'être de ces investigations n'apparaît guère, au point que tel surveillant en vienne même à affirmer sa totale vanité: selon Lukal, l'accomplissement de sa mission "signifiait [...] l'acceptation inconditionnelle du principe qu'aucun élément de sa vie, de son travail, ne sera jamais utile pour quoi que ce soit dans le futur". Ce scepticisme est partagée par le narrateur qui se pose la question: "Quel était notre travail exact pour le centre d'archives? Quelle mensuration globale définir, arrêter, avec une sagesse de débile, avant d'entreprendre la première partie de ce travail? Qui avait la prétention de décider d'un plan, et en admettant que le terme 'plan' ait été accepté humblement par le centre d'archives?"

La disproportion entre l'immensité de la tâche accomplie par les employés du centre et la quasi inutilité de ce travail sont surprenantes. En fait, il semble que le centre n'ait d'autre fin que son propre fonctionnement, et même son propre dysfonctionnement, dans la mesure où il produit des informations d'une utilité totalement inexistante, voire pour une part fausses. C'est la raison pour laquelle le narrateur fait preuve à l'égard du centre d'une croissante méfiance: il l'accuse constamment de fournir des données erronées ou sciemment falsifiées sur les domaines, afin d'induire en erreur ceux-mêmes qui y sont employés. A tel point que l'essentiel de son travail consistera, à peine arrivé dans un nouveau domaine, à procéder aux

vérifications des données que le centre lui a fournies, et d'en noter l'inexactitude.

Une autre cause de discrédit tient à ce que le narrateur soupçonne le centre de le faire espionner dans l'accomplissement de son travail, soit par des employés des domaines qu'il répertorie, soit par tel de ses collègues, comme son chauffeur Blhout (dont il suppose qu'il le soupçonne à son tour de l'espionner!): "Il me semblait découvrir une entrave à mon travail, car je m'apercevais que je ne pouvais être sûr de rien et que le gardien en chef ou Blhout eussent pu être des employés du centre envoyés spécialement pour me talonner. Il était aussi possible qu'ils ne se connussent en aucune façon, mais que le centre d'archives les employât séparément, et il n'était pas impossible qu'ils agissent, aussi, parallèlement, à l'idée que j'avais dès le début acceptée d'eux. Dans le fond, eux, ils pensaient peut-être que j'étais envoyé par le centre d'archives pour espionner, pour les espionner eux [...]"

Le narrateur va plus loin encore dans la suspicion lorsqu'il affirme que le centre a dû apprendre "tout un art de la simulation" aux surveillants. Or rien ne permet de faire des hypothèses quant à la raison des erreurs commises plus ou moins volontairement, ni des pièges tendus par le centre: cette immotivation confère à l'institution un caractère fantaisiste peu compatible avec l'apparence de sérieux qu'elle donne par ailleurs; mais elle inquiète aussi en tant qu'elle révèle un arbitraire qui règne au mépris de toute rigueur et de toute responsabilité.

Ainsi, par ce décalage entre l'importance considérable des institutions décrites et l'absurdité et la fantaisie des activités qu'on y accomplit, le texte de Lovay parvient à vider de leur sémantisme usuel les mots de "centre", "recherche", "archive", "spécialiste". L'écriture effectuée ici un travail, insidieux et burlesque à la fois, qui mine le sérieux et la respectabilité qui connotent généralement ces termes. Le langage administratif se trouve ainsi déconsidéré par son application à une réalité dépourvue de sens, et d'autant mieux que le discours du rapporteur, imperturbable de sérieux, vient ironiquement cautionner cette absurdité de tout le poids de sa rhétorique.

Une topographie insaisissable

Pour le narrateur, les Régions sont d'abord perçues comme un espace à baliser et à mesurer avec une maniaque exactitude, activité à laquelle il a voué toute sa vie. Comme il le rappelle lui-même, "tous les domaines avaient été, et depuis longtemps, inventoriés et classifiés", et c'est pourquoi, dès son arrivée dans un domaine nouveau, sa première préoccupation est de s'adresser à un gardien pour s'assurer que le cadastre est bien à jour: "Je lui demandai si les 'chantiers' (les murailles) avaient été inventoriés lors du recensement des domaines par le centre d'archives".

Il doit pourtant constater à plusieurs reprises que les Régions se dérobent à ce travail méticuleux, et constituent un espace de dimension incertaine, aux limites indéfinies: il parle de ces "étendues des régions céréalières dont les limites n'étaient pas répertoriées et dont nul système de définition globale n'avait été établi". De même, il se souvient des recherches menées au domaine 189 qui lui avait offert la vue d'une "immense terre se perdant au-delà des campagnes et s'enfuyant vers d'autres terres mal connues, à jamais séparées du ciel"; au cours de ses enquêtes au domaine 8012, il est confronté à un paysage dont "la succession des crêtes n'avait jamais été vraiment définie", le fonctionnaire qui les avait explorées étant allé "se perdre dans l'envers des zones septentrionales"; quant à la forêt dans laquelle il s'enfonce lors de son dernier voyage, il certifie que son extrémité "par-delà les milliers d'arbres géants, n'avait jamais précisément été répertoriée".

Plus étrange encore est l'idée selon laquelle le monde cesse au-delà des limites des Régions, comme si le cadastrage de ces dernières non seulement délimitait, mais faisait exister l'espace même qu'elles occupent: "Tout ce qui avait été situé en dehors des limites cadastrales du domaine n'avait pas existé. Et les employés, eussent-ils voulu dépasser cette limite, se seraient heurtés irrémédiablement au vide large du vallonnement. Leur féroce désir de quitter un domaine donné n'avait d'égal que leur incapacité fondamentale à rejoindre ensuite le

domaine quitté, car déjà celui-ci n'existait plus, et comment rejoindre quelque chose qui n'existe pas."

Naît alors chez le narrateur le sentiment d'une contradiction, qui sera de plus en plus insupportable, entre sa volonté de tout répertorier, délimiter, mesurer, et l'impression que l'espace se dérobe à toute saisie, à tout "système de définition globale", comme il l'écrit lui-même. Paradoxalement, la terminologie appliquée au territoire, qui présente toutes les caractéristiques d'une rigueur quasi scientifique (numérotation, abstraction, exactitude du lexique), renvoie ici à un référent flou, qui vide cette même terminologie de tout sens par son incertitude, son étrangeté inexplicable.

La manie des classifications et des hiérarchies

La manifestation linguistique la plus spectaculaire de cette volonté de toute-puissance organisatrice qui régit les Régions est la très élaborée catégorisation des fonctions qu'y exercent une multitude d'employés. Le narrateur fait d'ailleurs allusion à un ouvrage intitulé "Répertoire des fonctions dans les domaines", rédigé par un "groupe d'étude du centre d'archives" qui, ajoute-t-il en connaisseur, "a remarquablement situé la fonction des préposés aux tombes par rapport à celle du surveillant"! Comme on le notera plus loin à propos de l'absence de nom, c'est le plus souvent la référence à leur fonction qui seule permet d'identifier les personnages des *Régions*, à tel point qu'il semble que tout le monde y soit fonctionnaire.

Le terme de "préposé", fréquemment utilisé à propos de tel ou tel employé des domaines atteste cette importance du lien entre un individu et l'activité à laquelle il est exclusivement voué: "préposé aux pompes du domaine 972", "préposés au pompage de l'eau à herbicides", "préposé aux silos empoisonneurs", "préposés guetteurs de la limite nord", "préposé à l'entretien du filtre d'eau buvable", "ménagère préposée au contrôle", "préposé à la taille de statues", "préposés au perçage", etc. – des variantes de cette affectation se présentant avec les "bouchers responsables de l'éducation des enfants", l'"employé à la machine de filtrage des grosses herbes

fourragères”, les “assignés à l’entreposage des céréales”. Il arrive que cette spécialisation des fonctions soit poussée si loin que telle d’entre elles ne puisse apparemment être exercée que dans des conditions tout à fait particulières, comme celle de l’“employé aux récoltes tardives”!

L’exemple le plus significatif de cette systématique affectation des habitants des domaines à une activité particulière est représenté par l’abondante catégorie des “ménagères”, subdivisée en “ménagère d’accueil”, “ménagère agricole”, “ménagère d’entretien bénévole”, “ménagère préposée au contrôle”, etc. (et lorsque plusieurs d’entre elles reçoivent le nouveau venu, elles forment “l’attroupement d’accueil”).

L’abondance de la qualification par le moyen de la dérivation verbale en *-eur* est quant à elle révélatrice d’un système dans lequel la “fonctionnalité”, la mécanisation des faits et gestes est primordiale: les domaines possèdent non seulement leurs “chroniqueurs”, leurs “chercheurs” et leurs “agriculteurs”, ils ont encore leurs “ordonnateurs”, “falsificateurs”, “nutriteurs”, “groupes nutriteurs”, “ordonneurs de l’action des surveillants sanguins”, “égorgeurs de dindons”, “vérificateurs d’outillage des tracteurs de forêt”, “guetteurs”, “analyseurs” de matériaux et “analyseurs des corps de femmes”, “nutriteurs initiaux” (les parents, ainsi désignés, étant eux-mêmes assimilés à des employés accomplissant une fonction officielle!), “visiteurs” et “visiteurs d’étude”, “expérimentateurs de la notion de territoire”, “régisseurs des agrumes et des centres charcutiers”, “producteurs de blé à petit rendement”, et “collaborateurs” en tous genres!

La classification des activités renvoie aussi à une hiérarchisation minutieuse des fonctions; outre les préposés et autres travailleurs, le personnel des domaines comporte un nombre considérable de “responsables”, “chefs” (chef d’entreprise agricole, chef des domaines, gardien en chef, eux-mêmes “fortement dépendants des congressistes de l’Union”), “surveillants”, “maîtres agricoles”, tandis qu’on rencontre au niveau inférieur de nombreux “stagiaires” et autres “auxiliaires”.

La spécialisation des activités est telle qu'aucune action, même la plus banale, ne puisse passer pour l'accomplissement d'un devoir de fonction. Il en résulte une subtile contamination du discours de la vie privée par le jargon administratif, qui produit un effet parodique particulièrement fort. La terminologie qu'emploient les différents chroniqueurs et le narrateur lui-même donne en effet l'impression d'"officialiser" les moindres faits et gestes de l'individu, de les réduire à l'accomplissement d'un acte administratif. Ainsi, on n'entre pas dans un des domaines, ce qui serait une action relevant de la spontanéité individuelle, mais on accomplit "l'action d'entrée, d'arrivée"; un visiteur qui se rend dans un domaine pour s'y livrer à des recherches est aussitôt identifié comme "visiteur d'étude"; de même, le fait de nettoyer ses chaussures devient "l'acte de nettoyage", et dès lors prend place dans l'immense nomenclature des actions possibles, catalogué, ritualisé (dans le cas de l'entrée, la solennisation de l'acte est renforcée par le fait que l'accès au domaine est lui-même signalé par une "borne d'entrée", la sémiologie topographique faisant redondance avec celle de la langue); quant au fait de quitter un domaine, l'"action de départ", il doit être officiellement constaté par une ménagère affectée à cette tâche, qui estampille les bagages de celui qui part. Ici encore, l'action accomplie doit être enregistrée, authentifiée conformément aux exigences du système, devenant de la sorte l'accomplissement d'un acte administratif.

La spécialisation des faits et gestes, leur ritualisation maniaque s'applique de même aux relations d'individu à individu, chacun ne voyant dans l'autre que la fonction qu'il remplit. Par là s'instaure un langage très particulier, qui donne l'impression que la vie quotidienne tout entière est vécue dans les Régions sur le mode des relations administratives, et au détriment de toute affectivité. Par exemple, le narrateur porte un jugement sur le comportement, trop familier à son avis, de son collègue L.G. avec un des employés du domaine: ce comportement constitue selon lui une violation du "principe de non intervention sur d'autres employés des domaines, principe défini par les congressistes de l'Union et étroitement confondu avec la notion d'observation de la relation animal-individu, qui avait motivé la mise

en fonction des surveillants”. Il résulte de ce même principe de “non intervention” qu’une conversation simplement amicale ne saurait avoir lieu entre deux personnes: “elle me dit qu’on ne se parlerait certainement plus, d’abord parce que tel n’était pas son travail, ni le mien”, note le narrateur lors d’une rencontre; de même un acte banal, tel que le don d’un biscuit à une ménagère, devient matière à question, d’ailleurs insoluble: “Je me posai cette question, moi qui ne savais même pas pourquoi j’avais donné mon dernier biscuit à cette femme accourue à mon arrivée”, comme si tout acte se devait d’être motivé et justifié. Ou bien, lorsqu’un gardien offre à boire au narrateur, celui-ci déclare avoir été “heureux de cette initiative”: la spontanéité du geste, devenu “initiative”, se perd par l’emploi de ce vocabulaire qui inscrit l’offre dans un système d’actes dûment concertés.

Le sort du désir érotique dans un tel contexte est tout aussi significatif: celui-ci est évidemment peu présent, et toujours dénié ou sublimé. Par exemple, il est symptomatique que tel geste, qui pourrait être une tentative de séduction de la part d’une employée envers un surveillant, soit tout simplement ignoré: une ménagère a “maladroïtement” glissé en entraînant Pug sur la “couchette no 16”; celui-ci note, dans son “Rapport sur un bref travail de documentation concernant les porcheries dans les domaines”: “Elle semblait attendre quelque chose de moi”, et il poursuit: “je conclus avec logique qu’elle désirait que je lui remette le bonnet en bon ordre, ce que je fis avant de reprendre mes mesures”; de même, lorsqu’il est question d’une possible liaison entre la fille d’un gardien et le stagiaire G.H., le narrateur constate seulement qu’ils éprouvent “une passion [qui] semblait étroitement liée à l’étude du système d’irrigation”, et que G.H. “était, sans aucun doute, fortement concerné par cette jeune fille”: ici le narrateur sublime le désir et le travestit en un intérêt strictement professionnel, en l’attitude parfaitement neutre que dénote le verbe “être concerné”. Quant aux “analyseurs des corps de femmes”, il n’est pas étonnant qu’ils n’aient vraisemblablement “jamais le loisir de regarder longuement le corps d’une femme” dans l’exercice de leur fonction!

La relation de l'individu à lui-même, à sa vie affective, s'énonce également en termes qui relèvent d'une stricte spécialisation; ainsi, le fait d'éprouver un déplaisir est-il désigné par l'expression: "entamer un processus d'insatisfaction", et le fait de haïr par: "entretenir un processus de haine". Cette rationalisation des comportements et des émotions se manifeste par le souci, chez Grox, de procéder à l'"observation et [au] classement de [ses] menues actions", ce souci découlant de l'injonction du centre aux surveillants d'être en mesure de rendre compte du moindre de leurs actes: en somme, cette attention méticuleuse fait de chaque surveillant sanguin le surveillant de lui-même, réalisant par là le fantasme de la transparence généralisée. Il en résulte une minutieuse observation de son existence intérieure qui se traduit en un jargon auto-analytique compliqué: "je me sentis légèrement triste, incapable d'accentuer en moi cette tristesse pour la pousser à bout et la liquider, mais plutôt oppressé, abandonné entre deux sujets de conversation importante, sans parvenir à récupérer le thème de la discussion, mais en présentant une sourde importance de ce thème dont je savais pourtant l'insignifiance."

Le principe de l'affectation unique et exclusive à une tâche qui s'applique aux êtres humains vaut à plus forte raison pour les objets. Il se traduit linguistiquement par une abondance de tournures prépositionnelles complexes, par enchaînements multiples de *de*, *de*, *à*, servant à décrire une destination ou une utilisation: il existe, par exemple, un "guichet de matériel des visiteurs tenu par une ménagère d'entretien bénévole", des "pistes à véhicules à chenilles", un "moulin à grain de maïs d'hiver", un "réfectoire auxiliaire du hangar à séchage des tabacs rouges", un "sac à provisions réglementaire des sections de jeunes chercheurs stagiaires", une "piscine destinée au lavage du personnel d'entretien des pacages à cochons", un "coq du préposé à l'entretien du filtrage de l'eau buvable", etc. A force de précisions accumulées, ces formules prennent l'apparence de véritables monstruosité terminologiques, contribuant à la production de cette langue excessivement analytique, classificatrices, homologues à la structure arborescente qui organise hiérarchiquement l'univers entier des Régions.

Au même titre que les fonctions, la désignation des objets et des lieux est également soumise à un strict principe de hiérarchisation. C'est ainsi que le narrateur parlera, décrivant l'intérieur d'un bâtiment, de "marmite principale" et de "chaise principale". De même, à l'échelle du territoire cette fois, il existe une subordination nettement marquée entre zones d'importance différente: il sera d'une part question de "poulailler central", de "buanderie centrale", de "cuisine centrale", de "bâtisses centrales", de "grange principale", de "domaines dits importants" ou domaines "classés dans les zones importantes"; et, d'autre part, de "réfectoire annexe de la cuisine centrale", de "réfectoire auxiliaire", de "bâtisses" et de "buvettes intermédiaires", de "domaines secondaires", de "menuiserie d'appoint", de "moutonnerie d'appoint", de "buanderie annexe".

Les objets peuvent, eux aussi, se trouver "institutionnalisés" par l'apposition d'un signe distinctif ou d'un numéro attestant leur appartenance à un domaine particulier. Il en va ainsi des vêtements des habitants, identification dont on ne sait si elle s'applique aux individus ou à leurs habits: le linceul de l'ouvrier de carrière décédé porte un "numéro illisible", tandis que la fille du surveillant du 8012 a "un survêtement brun, rêche, qui portait le numéro 800", le stagiaire G.H., un "paletot immatriculé". Dans certains domaines, appelés "muséums", l'étiquetage est même le statut normal de l'objet.

La rigueur terminologique en usage dans les *Régions* révèle donc bien une tendance qui menace le discours de toute administration: l'envahissement par l'abstraction, la tendance à l'instrumentalisation de l'être humain et de ses actions au nom des exigences de la seule efficacité formelle. Conformément à un paradoxe que l'on a déjà noté, cette catégorisation minutieuse des activités et des fonctions, qui sous-entend un haut degré d'organisation, contraste en l'occurrence fortement avec le peu d'importance effective des tâches accomplies, avec l'état d'abandon des lieux visités.

La négation de l'individu: matricules et noms propres

La dénomination des êtres humains peuplant les Régions obéit elle aussi à un principe d'abstraction et de classement rigoureux.

En effet, les habitants des domaines ne sont jamais identifiés autrement que par leur fonction, à l'exclusion de tout nom propre: ce ne sont que chefs d'exploitation agricole, gardiens, ménagères, surveillants, stagiaire, chauffeur, etc. que rencontre le narrateur, à moins qu'il ne parle, en termes plus généraux, du "personnel". Même les rares rencontres plus intimes qu'il fait avec tel ou tel occupant des domaines ne sont jamais accompagnées d'une dénomination plus personnalisée: il ne s'agit que du "fils du gardien", du "stagiaire G.H", de "la fillette prise en charge par le préposé à l'entretien du filtrage de l'eau buvable", désignations longuement reprises là même où le simple nom permettrait d'alléger le style. Au travers d'un tel procédé, c'est de nouveau la vision d'un monde totalement administré qui s'impose, dans lequel l'individu n'existe qu'en tant qu'il appartient à une institution, une organisation quelconques, et s'y trouve investi d'une tâche à laquelle seule il est identifiable.

On observe aussi une relative fréquence de la mention d'entités collectives, empruntée à la langue administrative ou militaire, tels le "groupe d'étude officiel des murailles" ou les "patrouilles alimentaires", la "corporation" des surveillants sanguins. Cet emploi du mot collectif et abstrait – manifeste encore dans une expression comme "le gardiennage" pour signifier l'ensemble des gardiens d'un domaine – traduit également la subordination de l'individu à l'entité dont il fait partie.

Parmi tous les fonctionnaires à l'œuvre dans les Régions, les plus importants, ou du moins ceux dont il est le plus fréquemment question, sont les "surveillants sanguins", chargés de diverses tâches d'investigation dans les domaines. Cette dénomination inattendue reste sans rapport explicite avec une quelconque des attributions de ces employés, de sorte que le titre de "surveillant sanguin" se borne à afficher sa pure et simple immotivation.

Quelques rares surveillants toutefois échappent à l'anonymat, ceux dont les œuvres – rapports, chroniques, mémoires – sont cités par le narrateur, comme si n'avaient droit à l'individualisation que ceux que leur tâche voue à l'écriture. Ces derniers sont pourvus de noms propres, uniques ou accolés deux à deux tels un nom et un prénom, souvent monosyllabes, comme Pug, Zulk, Philibert Grox, J. Zork, Blhout, Gilhd, Melk. Ces noms présentent des particularités phonétiques communes: une allure onomatopéique, l'abondance des consonnes gutturales /k/, /g/, /x/, le fréquent redoublement syllabique et le parallélisme vocalique – tels Kalak, Lakal et Lukal, Zork et Zulk, Dilar et Vilrad, Gadlok et Gratsik –, particularités qui les rapprochent du babil enfantin, et les font apparaître comme le pur produit d'une invention ludique; dans certains de ces noms, on repère une éventuelle intention mimétique ou parodique: selon la compétence du lecteur, Grox peut faire penser à "Grock" (nom du clown célèbre), Gilhd à "Guilde", Blhout à "Blut" (sang en allemand), Melk à "lait" en néerlandais, sans pour autant que s'impose une motivation pertinente autre qu'une intention de vague "exotisme" linguistique.

Quant au narrateur, il ne porte pas un nom complet; il est, conformément à un *topos* moderne dont l'archétype serait le K. de Kafka, identifié par une seule initiale, L., dont on repère quelques rares et discrètes occurrences dans le texte, chacune dans un document rédigé par un fonctionnaire du centre ("Un ami, L. m'avait parlé d'une documentation à réunir...", écrit D. Pug, en se référant à une demande dont le narrateur vient de faire état, et tout à la fin du récit, son chauffeur Blhout parle du narrateur en le nommant "L."). Patronyme tronqué, identité qui se dit sans se dévoiler, le "L." de Lovay ne bénéficie donc que d'une présence onomastique discrète, ni tout à fait absorbé par sa fonction, ni cependant affecté d'un taux d'existence verbale comparable à ses confrères du centre: position ambiguë qui correspond à sa situation dans la constellation des personnages et à son rôle dans la fiction.

Ainsi le système de dénomination des personnages dans les *Régions céréalières* révèle-t-il un univers linguistique très particulier: d'un côté, la substitution du matricule ou de la désignation générique

au nom propre renvoie aux pratiques d'une société déshumanisée, qui ne distingue pas entre l'objet et l'être humain; d'un autre côté, des noms qui donnent au lecteur l'impression gratuite d'appartenir à un contexte archaïque ou ludique, difficile à identifier à une langue particulière – on pourrait tout aussi bien penser à l'imagination onomastique de récits fantastiques ou de science-fiction.

Ajoutons qu'une même volonté d'anonymat se manifeste dans la description géographique des Régions. En effet, le pays qu'invente Lovay apparaît tout au long du livre sous l'unique dénomination tautologique des "Régions", éventuellement accompagnée comme dans le titre de l'adjectif "céréalières". Quant aux divers endroits visités par le narrateur, ils ne sont identifiés que par le terme très général de "domaine", qui évoque une entité administrative ou économique d'une certaine importance, tout en suggérant un mode d'exploitation agricole. Ces "domaines" (appelés également "complexes", selon une terminologie plus technique), sont eux-mêmes exclusivement désignés par des chiffres, dont la grandeur donne l'impression qu'ils doivent être très nombreux, tels "le 16777", le "centre d'expérimentation 20004", "le 79566", "le domaine 56945 de l'Union; le 36788, le 15200", "le domaine 89654 de la deuxième sphère intermédiaire", "le complexe agricole de l'Union 189", etc. Notons que ces chiffres – caractéristiques d'un cadastrage officiel – restent totalement immotivés; tout au plus suggèrent-ils, par leur grandeur, que les domaines appartiennent à un territoire très vaste, et qu'ils sont tous semblables puisqu'ils participent d'un seul et même dénombrement (ce que confirme le narrateur lorsqu'il se réfère à l'hypothèse de la "complète ressemblance de tous les domaines").

Cet anonymat généralisé se confirme avec la dénomination relative à des espaces de dimension plus vaste, qui, étrangère à toute toponymie, correspond exclusivement aux catégories d'une géométrie très abstraite: les divers "couloirs", "limites", "terrains", "zones", "zones intermédiaires", "sections", "sphères" (telles la "sphère intermédiaire", "la troisième sphère céréalière") que parcourt L., malgré leur rigueur conceptuelle, demeurent peu explicites quant à la représentation topographique que peut se faire le lecteur, et se bornent

à renvoyer à une description de type exclusivement utilitaire et administratif.

Un scribe méticuleux

De prime abord le narrateur se présente comme un “chercheur coriace”, attaché à son travail. Dès le début du récit, il fait allusion à l’espèce d’exaltation qu’il ressent à l’idée de l’immensité de sa tâche: “Il me semblait que j’avais énormément travaillé et que les renseignements glanés étaient très importants” note-t-il à propos d’une de ses observations; d’ailleurs il insiste à de nombreuses reprises sur la grandeur de la mission qu’il doit accomplir: “Dans les cahotements de la piste, je pensai au travail gigantesque qui nous digérait, qui nous mangeait nos forces”; il considère que sa vie entière est liée au centre, auquel il a voué tous ses efforts, pour lequel il a investi tout son temps dans la rédaction de ses rapports, et il a établi avec celui-ci des liens affectifs surprenants, faits d’amour et de soumission à la fois. Il semble de fait que ses recherches aident le narrateur à trouver sa place dans le monde: constatant sa disproportion par rapport à l’immensité du cosmos (“dans l’infiniment grand et l’infiniment petit, rien n’était à mon échelle, et je ne connaissais pas ma propre dimension”), il affirme que son travail seul lui permet de se repérer, en donnant aux choses une dimension concrète saisissable.

Conformément au modèle traditionnel du fonctionnaire, le narrateur apparaît dès le début de son récit comme un homme soucieux d’exactitude. Il précise soigneusement le sens des termes qu’il utilise; ainsi, à propos de la terminologie relative aux domaines, il commente: “Le terme domaine refit son apparition, et c’est le terme que nous utiliserons principalement ici”; il en va de même lorsqu’il parle de la “mensuration ‘dite définitive’ des bâtisses centrales” ou de la “tierce limite appelée ainsi parce qu’elle était représentée par une rangée de bosquets coupant le chemin d’entrée une centaine de mètres après le panneau de mensuration officielle”; évoquant les “premiers nutriteurs” d’un surveillant, il ajoute le commentaire redondant: “ou nutriteurs

initiaux” ; tout comme il motive l’emploi qu’il fait d’un mot lorsqu’il écrit : “il n’est pas aisé de déambuler, c’est cela, ‘déambuler’, le long des murs”. Toutes ces explications paraissent d’autant plus surprenantes qu’elles s’attachent le plus souvent à des détails d’importance secondaire, créant à nouveau une impression de dérision.

Dans un souci de clarté toujours, le narrateur se réfère volontiers à son propre texte, en y introduisant à l’intention du lecteur de nombreuses marques d’organisation, telles que : “Il nous faut revenir à ...”, “Nous reviendrons sur ces chroniques, non sans avoir rappelé, au préalable, que tous les doutes doivent rester autorisés quant à la véracité de ces chroniques secondaires”, “il n’est pas inutile de rappeler que...”, “Nous ne le verrons pas dans ce rapport...”, “nous ne parlerons certainement pas ici de...”, “cela est important pour la poursuite de ce rapport”, etc.

Il attribue aussi une grande importance à la mise en évidence des articulations argumentatives telles que “par conséquent...”, “Il est en effet impossible de...”, “c’était donc...”, “Et c’est pour cette raison peut-être ...”, créant une apparence de rigueur d’autant plus absurde qu’elle s’applique à des contenus extravagants. Discutant une thèse controversée, il prend grand soin de mettre le débat en perspective par l’emploi de formules telles que “je fus bien près de souscrire à la thèse de...”, “aucun élément ne parvenait à prouver solidement que...”, “devais-je conclure – et je n’étais pas le seul à être tenté par cette conclusion – qu’un objet recensé du domaine ne pouvait être défini...”, “Je l’ai déjà dit, je ne souscris pas à la théorie de Dilar”, etc.

Une solennité pédante des tournures imprègne également le rapport du narrateur : il se laisse aller à des appréciations paternalistes marquant sa supériorité hiérarchique, comme lorsqu’il mentionne la “fierté sincère et discrète” d’un gardien, ou déclare avoir admiré “l’impeccable tenue des tonneaux de fermentation”, et avoir “trouvé le domaine dans un état d’entretien remarquable” ; de même il note, à propos d’un gardien, “Il m’était agréable de l’entendre [...] malgré une maladresse de langage, il réussissait à [...] broser un portrait robuste et intelligible”. Il recourt encore à des formules toutes faites,

à connotation vaguement émotive quand il fait allusion au “paisible domaine 5678 [...] [qui] était susceptible de m’offrir, j’en étais convaincu, un vaste champ d’étude”, à “cette montée [qui fut] un des plus heureux instants de mon existence”, se félicite de son “travail acharné”, ou s’émerveille: “Ce matin-là, n’avais-je pas été soulevé par une joie intense à la pensée de la virginité du paysage”.

Il se montre parfois raisonneur, commentant ses propres réflexions sur un ton qui se veut savant et circonspect: “j’eus le désir de m’enfuir, de provoquer une distance entre moi et les éléments auxquels je me trouvais confronté, mais s’agissait-il de confrontation? N’était-ce pas seulement une conquête de la lucidité élémentaire permettant une approche plus sentie des choses?” Avec la même emphase, il atteste la véracité de ce qu’il affirme: “Oui, je peux le dire parce que je crois m’en souvenir: les trois jours précédant notre départ vers le terrain intermédiaire furent paisibles”. Le ton se fait parfois sentencieux, voire grandiloquent (“Pouvais-je, par exemple, abandonner là mon travail, disparaître, sans redouter de m’anéantir moi-même et de donner en pâture aux démons obscurs ce que je croyais cimenté au fond de mon âme?”).

Outre le recours au jargon administratif propre à sa fonction, le narrateur de Lovay n’hésite pas à marquer le sérieux et l’autorité de son discours en recourant à des emprunts à divers lexiques spécialisés. Celui de la technologie d’abord: le terme “expérimental” intervient dans des expressions telles que “carpes expérimentales”, “porcherie expérimentale”. L’emploi de l’adjectif “spécial” confère la même aura technologique, comme lorsqu’il est question des “lunettes spéciales des porcheries”; il en va de même avec l’emploi de “spécifique”, dans la formule “aliments spécifiques pour cochons”, ou de l’expression “de base”, qui apparaît avec les “formules de base”, les “agricultures de base”, le “quartier de base”. Il utilise un jargon d’une technicité analogue lorsque, à propos de sa relation avec son chauffeur, il évoque le “degré de connivence [qu’il] mesur[ait] entre Blhout et [lui]...”, quand il utilise l’expression “à ce niveau de ma fonction”, ou le verbe pseudo-savant “catalyser” à propos du travail des fonctionnaires; il n’est pas jusqu’à la banale attente d’un repas

qui ne s'énonce lourdement sous sa plume en ces termes: "je commençais à me réjouir de la prochaine nourriture à absorber." Parfois il évolue aux limites de l'intelligibilité; ainsi, parlant des sentiments éprouvés à son arrivée au domaine 8012, il note: "la sensation d'une ellipse de l'existence m'interdisait de porter un jugement sur l'origine du phénomène." Une certaine affectation se fait jour aussi, avec l'emploi d'un lexique recherché: il écrit "breuvage" pour une simple boisson, "s'enquérir" lorsqu'il fait une demande à Blhout, signalant par là sa prééminence hiérarchique.

Le jargon philosophique affleure à certains moments, et dans le contexte le plus inattendu, comme lorsqu'il est question du "gouffre de l'objet existant en soi" que doit éviter le surveillant à ses débuts, ou de l'"apport pur en soi" dont un surveillant pourrait gratifier le domaine qu'il visite, voire de "la buanderie en soi", de "l'horizon en soi qui s'étalait devant nous"! L'emploi du terme très abstrait de "fondamental" teinté d'une même coloration pseudo-philosophique le discours du narrateur, qui parle d'une "buanderie inaccessible dans ce qu'elle avait de fondamental", du "principe fondamental défini par l'union", du "mensonge fondamental d'une recherche", de l'"incapacité fondamentale" des employés à quitter un domaine.

La surcharge syntaxique par accumulation prépositionnelle, que nous avons observée à propos de la classification des fonctions, se retrouve dans la manière d'écrire du rapporteur avec "la poussée du sommeil des dormeurs de l'équipe de nuit affectée à l'irrigation partielle", ou "la mort d'un employé à l'étendage des pierres réfractaires dans le secteur de solarisation des légumes"; il peut d'ailleurs aller jusqu'à pratiquer une syntaxe d'une complexité telle qu'elle débouche sur une totale inintelligibilité: "Les grillons sautaient contre les portières du véhicule, dans les hautes fougères de la plaine aride qui séparait la zone du centre B des axes convergeant vers la sphère latérale, elle-même contiguë au couloir d'approche, dont la délimitation avait été remplacée par une vague frontière où il était nécessaire de justifier ma qualité de chercheur en route vers le domaine 8012 de la sphère intermédiaire, 'en empruntant le couloir d'approche'."

La contestation lyrique

Le langage tenu par le narrateur dans son rapport mime donc, en les outrant jusqu'à la caricature, les particularités linguistiques du jargon administratif; mais Lovay va plus loin dans la contestation, en insérant au cœur du discours de son personnage des éléments totalement hétérogènes qui en discréditent le sérieux professionnel. Ainsi, à des notations techniques se mêlent fréquemment des considérations parasites de nature affective, le rapporteur faisant état d'émotions, d'angoisses, de préférences et de dégoûts qui n'ont rien à voir avec la neutralité impliquée par l'écrit officiel. Il se livre par exemple à des considérations, déplacées dans un rapport, sur le plaisir qu'il a à accomplir son travail: "Pourquoi devais-je m'en aller si vite, quelle tristesse de quitter ces lieux gentils, accueillants, où mon travail avait connu des heures de si intense révélation!" s'exclame-t-il nostalgiquement avant de quitter le domaine 1677 dont il a minutieusement étudié la porcherie.

Ce lyrisme inattendu se manifeste avec des exclamations telles que "Quiétude de la grande porcherie!", ou dans des appréciations qui ont trait à un "sommptueux" système d'irrigation, à la "splendeur émouvante" des récipients à déchets, aux "bandages des ménagères d'accueil" qualifiés de "familiers, attachants", ou aux aliments pour le bétail décrits comme "féeriques". L'expression de l'émotion se mine cependant elle-même, dans la mesure où elle s'attache à des objets que leur nature humble, commune, devrait normalement exclure de ce genre de commentaire, de sorte que de tels passages comportent eux aussi un aspect parodique: "les étoiles s'enfonçaient comme à dessin dans les profondeurs du ciel, et mon pantalon accordéonisé sur ma chaussure assez savamment nettoyée, donnait à la nuit ce bleuté propre des choses en ordre." Il en va de même lorsque le narrateur se dit amoureux de la nature, à son arrivée au domaine 8012: "Je me sentais amoureux de ces choses climatiques, des détails de saison, des résidus du vent ou de la tempête ou de la pluie, je me sentis amoureux de ces choses comme jamais quiconque n'en fut amoureux", le décalage entre le discours de l'affect ("Je me

sentais amoureux”) et des termes prosaïques tels que “choses climatiques”, “résidus” suscitant l’impression d’une rupture de ton incongrue.

Conclusion: un discours totalitaire et sa critique

En produisant la pseudo-transcription, telle qu’on vient de la décrire, du rapport de son fonctionnaire-rédacteur, l’auteur des *Régions* se livre à une réflexion passionnante sur la fonction de la langue, de l’écriture, de l’archive, dans une société totalement administrée, bureaucratique et paperassière, où toute relation humaine prend une forme institutionnalisée.

Ces textes, destinés à procurer une description fidèle des Régions, révèlent d’abord une visée totalisante puisque, comme l’écrit L., il “s’agissait, dans notre travail officiel, de restituer l’existence des domaines telle qu’elle avait été acceptée à l’époque par les congressistes de l’Union” avec la consigne “d’éviter les débordements susceptibles d’introduire des visions contraires”. Cet immense travail repose sur le postulat que les choses peuvent être totalement prises en charge par les mots, sur l’idée qu’il est possible d’atteindre une parfaite coïncidence entre la réalité et les mots, de “réaliser la photographie la plus exacte possible de l’usage des domaines” comme le dit L. Il formulera d’ailleurs cette ambition dans les termes les plus explicites au moment même où il comprendra qu’elle va lui échapper: “mon unique souvenir: celui d’une vision homogène. Mais y avait-il une vision unique? pouvais-je revendiquer une seule et originale vision, comme dégagée, dessertie, unique en somme de ce que j’avais pu, par hasard, regarder telle une unité simple et totale.”

“Eviter les débordements susceptibles d’introduire des visions contraires”, “vision homogène”, “vision unique”, “unité simple et totale”: le narrateur de Lovay considère bien son projet comme un cadastrage intégral de l’espace humain, géographique et administratif, exprimant par là un fantasme d’asservissement du réel par la langue. Par sa compulsion à rendre compte des détails les plus insignifiants avec une méticulosité jouissive, il se donne pour objectif de faire

entrer le réel tout entier dans le texte, au nom d'une volonté acharnée de contrôle, de surveillance, de maîtrise qui ne laisse aucune portion du réel hors du discours. Au point, on l'a vu, que le narrateur met en doute l'existence de l'espace au-delà des zones répertoriées: le réel pour lui n'existe qu'en tant qu'il peut être saisi par la langue; et on a justement noté son désarroi face à ce qui échappe à cette saisie à la suite d'une erreur, d'une omission, d'une falsification.

Ainsi, le clerc ne se borne pas à imposer au monde un ordre, il prétend fonder l'existence même du monde, dans la mesure où seule la création d'un terme adéquat, la mention dans un rapport ou dans un relevé, sont susceptibles de transformer une action ou un objet en réalités reconnues. Selon cette conception, il ne saurait y avoir d'autre vérité qu'"officielle", une *doxa* produite par un discours unique en dehors de quoi il n'est qu'erreur ou dissidence. Cette toute-puissance de la parole officielle est attestée de manière encore plus nette par le fait que le centre peut même se permettre de produire des falsifications volontaires, truquer effrontément les rapports et les relevés cadastraux. Par cet arbitraire, il ne manifeste que mieux qu'il est le maître et la source de toute "vérité".

Mais le plus intéressant est que – comme le montre le texte de Lovay – cette volonté totalitaire s'inscrit dans la substance même du discours: les choix lexicaux que nous avons décrits, la complexité analytique extrême de la syntaxe de L., représentent l'exact équivalent – en même temps que le nécessaire agent – de la division du travail et du territoire qui règnent dans les Régions. Par son organisation hiérarchisante, rigidement structurée en même temps que savamment digressive, la phrase imite l'organigramme des fonctions et des pouvoirs d'une administration centralisée, hiérarchisée et ramifiée à la fois. De même, la rhétorique qui régit ce discours, par son abstraction, par sa solidification dans une solennité sentencieuse ou pompeuse, correspond à un usage intimidant de la langue; elle se fait complice de relations sociales dégradées, vidées de toute affectivité ou limitées à l'accomplissement de rituels obligés, selon une ordonnance dictée par la volonté d'en imposer, ou par la peur du désordre.

En tant qu'il prend la forme privilégiée et officialisée du "rapport", le discours des fonctionnaires des Régions n'a pas seulement une portée descriptive; présumé exact, véridique, le rapport dicte ce que doit être le réel, il "fait autorité" comme on dit. Par son mode de production et de transmission aussi, il s'affirme comme l'expression d'une maîtrise territoriale intégrale: sa rédaction n'est en effet possible que parce que tout l'espace humain est minutieusement cadastré, continuellement et méthodiquement parcouru par des équipes de fonctionnaires itinérants, eux-mêmes pris dans un système de surveillance, de délation, de mensonge, de falsification méticuleusement organisé et manipulé.

Envisagé d'un point de vue sociolinguistique, le livre de Lovay apparaît donc comme une analyse particulièrement pertinente d'un certain régime de fonctionnement du discours: il illustre, en même temps qu'il les critique, la corrélation et la complicité qui existent entre la langue et les dispositifs sociaux de contrôle, de conditionnement de l'individu. En saturant le réel, en réglant de manière impérative les rôles, les gestes, les actions, en imposant un découpage minutieux de la réalité matérielle et humaine, le discours administratif tel que le parodient *Les Régions céréalières* révèle sa finalité despotique, son affinité congénitale avec une organisation sociale et territoriale strictement hiérarchique et autoritaire, inhumaine dans sa manière de traiter de la même façon individus et objets. En ce sens, le discours dominant des Régions est "totalitaire" au même titre que l'organisation de celles-ci, qui implique qu'aucun être ni acte n'échappe au contrôle ou au dénombrement des "surveillants" et autres "spécialistes" de l'administration centrale: c'est au nom d'une gestion scrupuleuse, et en fonction des besoins d'un constant contrôle, que chaque individu, chaque lieu, chaque objet, – et jusque aux émotions mêmes et aux sentiments – se voit pourvu d'un emploi, d'un titre, d'un numéro matricule, inséré dans les classifications analytiques et hiérarchisantes d'une langue elle-même devenue instrument entre les mains du Pouvoir.

Pierre-André Rieben
Gymnase de la Cité, Lausanne

